Etats-Unis : dans le royaume des Gullah

Guillaume Pitron (texte) et Joan Bardeletti (photos) / GEO - Mercredi 9 mars 2016

[TOP](http://www.geo.fr/photos/reportages-geo/etats-unis-dans-le-royaume-des-gullah-descendants-d-esclaves-159756%22%20%5Cl%20%22top)

C’est un archipel qui s’étend au large des côtes américaines, de la Caroline du Nord à la Floride. Là, depuis 150 ans, vivent les [Gullah](http://www.geo.fr/photos/reportages-geo/etats-unis-qui-sont-les-gullah-ces-descendants-d-esclaves-159741), descendants d’esclaves fiers de leur culture créole, de leur langue et… de leur reine.

Avec ses colonnes et son fronton immaculés, Friendfield Plantation convie à un voyage dans le temps. A l’entrée de la bourgade de Georgetown, la résidence édifiée entre les méandres du fleuve Sampit rappelle le faste qui était celui du Palmetto State – la Caroline du Sud – au XVIIIe siècle. "Grâce au commerce des esclaves et du riz, cet Etat était alors l’un des plus riches des Etats-Unis", rappelle l’agent immobilier Curt Hall en arpentant la propriété de 1 300 hectares en vente pour douze millions d’euros. Ce passé esclavagiste, Friendfield Plantation en porte encore les stigmates : à l’orée des marais, des digues rappellent les limites des anciennes rizières. On aperçoit, bordant une contre-allée, six maisonnettes, vestiges de la quarantaine de cases où se succédèrent 500 esclaves asservis à la culture du "riz Caroline", une variété réputée pour ses grains très blancs et de qualité supérieure. En 2008, les lieux ont été propulsés à la une de l’actualité : selon des généalogistes engagés par l’équipe de campagne du candidat Barack Obama, un certain Jim Robinson, arrière-arrière-grand-père de Michelle Obama, vécut dans l’une de ces cabanes au XIXe siècle. "Je pouvais à peine le croire !" se rappelle Ed Carter, le gérant du domaine.



La *First Lady* est une descendante gullah. Le terme Gullah, ou Geechee, emprunté aux tribus ouest-africaines Gola et Kissee, désigne les coutumes mêlées d’Afrique et d’Amérique que les esclaves noirs ont développées durant 250 ans de servitude. Entre 1619, quand le premier bateau à les acheminer aux [Etats-Unis](http://www.geo.fr/voyages/guides-de-voyage/amerique/etats-unis) accosta dans la colonie de Jamestown, en Virginie, et 1863, date à laquelle le président Abraham Lincoln proclama l’émancipation des*Negroes*, cette culture singulière a prospéré dans tous les Etats esclavagistes du pays. Aujourd’hui, comme Michelle Robinson Obama, la grande majorité des 39,7 millions de Noirs américains sont les héritiers des quatre millions d’esclaves noirs qui ont été libérés après la guerre de Sécession. Mais rares sont ceux qui connaissent et revendiquent leurs racines gullah, car cette culture s’est progressivement dissoute dans la société américaine.

Un seul endroit en conserve la trace : la mince bande de littoral où se trouve Friendfield Plantation et qui relie Wilmington, en Caroline du Nord, à Jacksonville, en Floride. De nombreux affranchis s’installèrent en effet le long de ces 500 kilomètres de côte et dans les Sea Islands, des centaines d’îles leur faisant face. L’endroit, inextricable mosaïque de marécages infestés par la malaria, coupés du monde et abandonnés par l’homme blanc, n’avait rien de paradisiaque. Aujourd’hui, il est peuplé de 300 000 Gullah, selon Wilbur Cross, ancien du magazine *Life* et auteur d’une somme passionnante sur la culture gullah. Ils seraient même 900 000 descendants à travers tout le pays, comme Michelle Obama, dont la famille quitta Georgetown dans les années 1930 pour s’établir à Chicago. Citoyens américains, beaucoup partagent toujours une langue créole, une gastronomie, des rudiments de médecine homéopathique et des croyances animistes originaires d’Afrique. Certains reconnaissent même une constitution, un drapeau et une reine…

"La géographie des lieux et l’isolement ont permis à ce peuple gullah de conserver un africanisme presque intact", explique Fred Lincoln, lui-même descendant d’esclaves, qui vit à Charleston. Résultat, "les rivages de Caroline du Nord, de Caroline du Sud, de Géorgie et de Floride forment le territoire des Etats-Unis qui aujourd’hui relie le mieux les Noirs américains à leurs origines africaines", analyse Bernard Powers, professeur d’histoire à l’université de Charleston. Un lien que trahissent les innombrables vestiges de la traite négrière : plantations, cases d’esclaves et surtout les immenses paysages de rizières sculptés par des millions de mains nues.

La civilisation gullah a un épicentre : l’île de Saint Helena, au sud de Charleston. C’est un morceau de terre vaste comme la ville de Paris, où l’eau de l’Atlantique vient se mêler aux marais hérissés de *sweetgrass*, une herbe au parfum vanillé. Plus de la moitié des 9 000 habitants de l’île sont des Gullah, souvent propriétaires d’un terrain autrefois acquis par leurs ancêtres. Une homogénéité garante de la pérennité des traditions, à commencer par un mode de subsistance tourné vers la mer. Ed Atkins, un pêcheur d’une soixantaine d’années, en sait quelque chose. "Ici, nous sommes une cinquantaine de Gullah à vivre encore des produits de la mer tels que les crevettes, les crabes et le thon, explique-t-il avec un accent chantant. A part ce bateau à moteur, rien dans nos traditions de pêche n’a vraiment changé. Nous continuons d’utiliser l’épervier, un filet de forme conique, très efficace pour la pêche à la crevette et… toujours prisé, de l’autre côté de l’océan, par les pêcheurs africains." Il engage son embarcation dans les méandres de McCulley Creek, sous le soleil cloué au zénith. Avant d’aborder, pioche au poing, une grève boueuse recouverte d’huîtres.

On époussette les plantes pour en chasser les esprits et on lit la Bible en gullah-geechee

Ce mode de vie traditionnel est également visible sur la terre ferme. A Saint Helena, les cultures maraîchères témoignent d’un système autarcique. "Je ne vis que de ce que la nature me donne", explique Ed Atkins en passant les portes du Gullah Grub, un restaurant où l’on sert encore la cuisine des esclaves. Et tandis que le chef concocte une tarte aux patates douces et accommode les crevettes grillées d’une salade de gombo, les heures s’étirent sous la véranda attenante : renversés dans leur rocking-chair, les hommes bravent l’air gluant en observant les femmes confectionner des paniers avec des brins de *sweetgrass*. A Edisto, à Sapelo, à Daufuskie ou à Cumberland, l’archipel des Sea Islands vit encore au rythme de la culture des esclaves. Des guérisseurs gullah prescrivent des remèdes à base d’herbes. A la maison, les femmes époussettent les plantes pour en chasser les esprits. Et dans les églises, on lit la Bible traduite en langue gullah-geechee. "Encore parlé par les anciens, ce créole mêle l’anglais et 4 000 mots d’origine ouest-africaine", explique Herb Frazier, un journaliste local. Et de citer un proverbe en créole : *Ef oona ent kno weh oona da gwine, oona should kno weh oona come from* (si tu ne sais pas où tu vas, tu devrais savoir d’où tu viens).

Cet héritage, les Gullah l’ont longtemps répliqué au quotidien sans avoir conscience de sa singularité. En effet, avant que le militant des droits de l’homme Malcolm X n’incite, dans les années 1960, les Noirs américains à revendiquer leurs origines, "être associé à l’Afrique était honteux", rappelle Joseph Opala, historien et spécialiste des Gullah. "Dès les années 1930, pourtant, le linguiste Lorenzo Turner, originaire de Caroline du Nord, avait compilé en Sierra Leone des mots et des chants similaires à ceux qu’il avait entendus aux Etats-Unis", poursuit l’historien, qui s’est attaché à prolonger l’œuvre de Turner en guidant jusqu’en Sierra Leone des Afro-Américains désireux de se reconnecter à leurs racines. "A part les Indiens, tous les habitants de ce pays sont des immigrés, observe Althea Sumpters, professeur à l’Institut d’art d’Atlanta et originaire de Saint Helena. Depuis longtemps, les Blancs ont entrepris de retracer leurs origines jusqu’en Europe. C’est désormais au tour des Noirs de le faire !"

De publications d’ouvrages en festivals annuels, de séries télévisées en programmes universitaires, l’étude de la culture gullah, maillon tardivement exhumé de l’identité noire, s’est généralisée aux Etats-Unis depuis une trentaine d’années. Aiguillonnés par le succès du feuilleton *Finding Your Roots*, qui met notamment en scène des célébrités afro-américaines en quête de leurs racines, galvanisées par une nouvelle fierté black, des dizaines de milliers d’Américains rejoignent chaque année les Sea Islands pour découvrir le patrimoine gullah. A Saint Helena, le Penn Center, un institut de recherche, lui est d’ailleurs entièrement dédié. Point d’orgue, l’inscription en 2006 par le Congrès américain du Corridor Gullah-Geechee, entre Wilmington et Jacksonville, sur la liste des "zones de patrimoine national", qui comporte aujourd’hui quarante-neuf sites.

Bien sûr, les paysages du passé ont perdu de leur virginité. Les infrastructures et les constructions immobilières se sont multipliées, laissant çà et là apparaître des interstices de nature indomptée. La culture gullah s’est trouvée fragilisée par l’expansion immobilière le long de la côte. Avec ses immenses *resorts* bétonnés grignotant dans la forêt, l’île de Hilton Head, à une heure de route de Saint Helena, a connu un destin singulier : dans les années 1950, ce foyer gullah s’est mué, sous l’impulsion de Charles Fraser, un promoteur blanc fasciné par la beauté des lieux, en un royaume du golf. Un pont reliant l’île au continent a été édifié en 1956, les premiers climatiseurs sont arrivés, les marécages ont été domptés. Au point qu’aujourd’hui, Hilton Head, avec ses vingt-trois parcours, figure parmi les plus belles destinations de golf du monde. Et pour accueillir les deux millions de visiteurs annuels, Charles Fraser a également conçu les premières banlieues barricadées de luxe des Etats-Unis, les *gated communities*. Etendu sur 1 600 hectares, Hilton Head Plantation est ainsi un paradis pour retraités aisés. Peter Kristian, son directeur, anime la visite : "Le prix d’une résidence démarre à 350 000 dollars [255 000 euros] mais il peut atteindre des sommets ! Tous les propriétaires ont accès aux quinze piscines et aux douze cours de tennis du complexe", égrène-t-il en arpentant les lieux.

A Hilton Head, l’immobilier a dévoré les 2 000 hectares de terrain achetés, dans la foulée de leur libération, par les ex-esclaves à leurs anciens maîtres. A l’avant de son petit bus où ont pris place une dizaine de touristes venus du Midwest ainsi que des enseignants, tous férus d’histoire, le guide Emory Campbell sillonne quasi quotidiennement les reliquats de patrimoine gullah de l’île. Aujourd’hui septuagénaire, il raconte comment il a assisté, dès la fin des années 1950, à la hausse vertigineuse de la valeur d’un hectare de terrain bordant le littoral – deux millions de dollars aujourd’hui contre 245 dollars à l’époque – et, mécaniquement, des impôts fonciers.

"Ici, beaucoup de propriétaires endettés ont dû céder leurs terres aux promoteurs, explique-t-il. Les Gullah ne possèdent plus qu’un cinquième des terrains d’antan alors que les *gated communities*, elles, recouvrent les trois quarts de l’île. Certaines enclavent même nos cimetières !" C’est le cas du Talbird Cemetery, coincé en plein milieu de Hilton Head Plantation… Un conflit de voisinage que Peter Kristian gère, à chaque enterrement, avec doigté : "Des centaines de Gullah débarquent avec le cortège funèbre. Nous leur fournissons une escorte, et tout le monde s’en accommode." Ce recul du territoire gullah dépasse le cas d’Hilton Head puisque, selon Victoria Smalls, du Penn Center de Saint Helena, l’ensemble des propriétés gullah entre Wilmington et Jacksonville ne représenterait désormais plus que 35 à 40 % de leur surface originelle.

Queen Quet s’est autoproclamée souveraine, sur une plage, dans des effluves d’encens

Face à ces périls, la gardienne du temple et de l’âme gullah fait face : Queen Quet, la reine Quet, "chef d’Etat et leader spirituel du peuple gullah." C’est sous un chêne séculaire que cette très belle femme glissée dans sa robe indigo, parée de bracelets en cuivre et de colliers de coquillages, se prête au jeu de l’interview. Son credo : "Il fallait agir avant que la culture gullah ne disparaisse." De son vrai nom Marquetta Goodwine, la quarantaine aujourd’hui, elle est revenue en 1996 sur son île natale de Saint Helena après onze années passées dans le monde des affaires à New York. Marquetta, en l’an 2000, a déclaré la naissance de la Nation gullah, une entité sans statut légal étendue sur les contours de l’actuel Corridor Gullah-Geechee. Puis l’a dotée de tous les attributs symboliques d’un Etat. "Nous avons notre constitution, notre drapeau et un conseil de vieux sages", énumère-t-elle. Quant à son couronnement, qui s’est déroulé la même année sur une plage des Sea Islands, Queen Quet en offre un récit flatteur : des milliers de sujets, de danseurs et de musiciens acclamant leur monarque autoproclamée au milieu des effluves d’encens… "Nous sommes une minorité ethnique et linguistique et pour nous défendre, il faut bien nous organiser", argumente la reine qui se défend de toute velléité sécessionniste. "Pourquoi mon peuple devrait-il rompre avec un pays auquel il a tant apporté ?" interroge-t-elle. Queen Quet n’a pas que des admirateurs. Beaucoup dénoncent une actrice extravagante dépourvue de légitimité. Mais pour ses partisans, c’est une activiste compétente qui use de son "titre" pour défendre les droits traditionnels des pêcheurs, lutter contre la prolongation de l’autoroute I-526 au cœur du Corridor Gullah-Geechee et aider le peuple gullah à prendre conscience de sa spécificité.

Un acharnement qui paie : alors que l’*American way of life* a presque tout emporté et que les derniers locuteurs de créole se font rares, les Gullah se hâtent, depuis une dizaine d’années, de documenter leurs traditions orales. "Une course contre la montre est engagée, explique le guide touristique Emory Campbell. Nous disposons de moins d’une génération pour y parvenir." Et c’est le Penn Center qui orchestre ce sauvetage : digitalisation d’archives, élaboration d’un dictionnaire, publication d’ouvrages sur les musiques, les contes, les recettes culinaires et les techniques agricoles gullah… "Seul un dixième de ce travail a été réalisé à ce jour", observe Victoria Smalls, qui déplore le manque de moyens financiers. Pourtant, explique-t-elle, l’opinion américaine est très sensible aux deux sujets délicats indissociables de l’histoire des Gullah : l’esclavage et la ségrégation raciale, deux taches indélébiles dans le crédit moral de la première démocratie moderne. Alors que les Etats-Unis viennent de commémorer le cent-cinquantième anniversaire de la guerre de Sécession, l’esclavage demeure en effet un sujet tabou. Pourtant, Barack Obama a profité de deux voyages présidentiels dans la ville ghanéenne de Cape Coast en 2009 et sur l’île sénégalaise de Gorée en 2013, deux hauts lieux de la traite négrière, pour encourager ses compatriotes à accomplir un devoir de mémoire.

Bien sûr, analyse Ira Berlin, professeur d’histoire à l’université du Maryland, "la question de l’esclavage, stimulée par l’accession d’un président noir à la Maison-Blanche et un intérêt ravivé pour l’histoire des Afro-Américains, n’a jamais occupé une place aussi importante dans la société américaine depuis la fin de la guerre civile". Et l’universitaire d’évoquer les nombreux panels consacrés à l’étude de l’esclavage créés ces dernières années. "Mais il n’y a jamais eu de “Commission vérité et réconciliation” comme en Afrique du Sud après l’apartheid", regrette Bill Saunders, un défenseur historique des droits civiques. Et surtout, les lois ségrégationnistes en vigueur jusqu’au milieu des années 1960 ont laissé des séquelles : selon une étude publiée en 2013 par le *think tank* Urban Institute, les Noirs demeurent, aux Etats-Unis, six fois moins riches que les Blancs, ils ont six fois plus de chances d’être emprisonnés et connaissent un niveau de chômage deux fois supérieur. "Nous payons, aujourd’hui encore, la dette que l’histoire nous a léguée", conclut Michael Allen, un des principaux fondateurs et administrateurs du Corridor Gullah-Geechee. Paradoxalement, les inégalités sont moins fortes en Géorgie et en Caroline du Nord et du Sud, des Etats où le niveau de vie est assez faible pour tout le monde.

Dans le vieux Sud pétri de conservatisme, certains craignent que la nouvelle fierté gullah ne réveille des tensions raciales latentes. En avril 2015, des émeutes se sont produites à Baltimore, dans le Maryland, après le décès de Freddie Gray, un Noir de 25 ans victime de violences policières, puis ce fut l’assassinat en juin de neuf personnes par un suprémaciste blanc dans une église méthodiste noire à Charleston. Victoria Smalls, elle, veut croire à une chance de clore des décennies de dialogues inachevés et de réconciliations manquées. "Nous pouvons partager notre histoire sans que cela soit vécu comme une souffrance, assure-t-elle. Pas en dénonçant les conditions de l’esclavage. Mais en évoquant comment leur extraordinaire culture a permis aux Gullah de retrouver leur noblesse." Et à la dynastie des Robinson, de quitter les petites cabanes de Friendfield Plantation pour franchir un jour le seuil de la Maison-Blanche.

>>> Pour aller plus loin :
[PHOTOS : Au cœur du royaume des Gullah](http://photo.geo.fr/etats-unis-le-royaume-des-gullahs-descendants-d-esclaves-14911)
[Etats-Unis : qui sont les Gullah ?](http://www.geo.fr/photos/reportages-geo/etats-unis-qui-sont-les-gullah-ces-descendants-d-esclaves-159741)